Document généré le 15 juil. 2025 17:57

Circuit
Musiques contemporaines

Enseignement, radio, livre et archives : souvenirs en quatre mouvements autour de Maryvonne Kendergi

Teaching, Radio, Books and Archives: Memories in Four Movements around Maryvonne Kendergi

Marie-Thérèse Lefebvre, Françoise Davoine, Louise Bail et Mario Gauthier

Volume 33, numéro 1, 2023

Pionnières sonores : Coulombe Saint-Marcoux, Deschênes, Kendergi

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1099166ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1099166ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Circuit, musiques contemporaines

ISSN

1183-1693 (imprimé)
1488-9692 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lefebvre, M.-T., Davoine, F., Bail, L. & Gauthier, M. (2023). Enseignement, radio, livre et archives : souvenirs en quatre mouvements autour de Maryvonne Kendergi. *Circuit*, *33*(1), 47–56. https://doi.org/10.7202/1099166ar

Résumé de l'article

Maryvonne Kendergi (1915-2011), d'origine arménienne, née en Turquie, ayant vécu en France et devenue canadienne en 1960, a joué un rôle majeur dans le développement de la musique contemporaine au Québec, tant à titre de pédagogue, de communicatrice que d'organisatrice. Ses apports à la culture québécoise sont ainsi étroitement reliés à l'histoire de la Faculté de musique de l'Université de Montréal, de Radio-Canada, et d'organisations telles que la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ) ou l'Association de recherche en musique du Québec (ARMUQ, devenue par la suite la Société québécoise de recherche en musique [SQRM]). Cette enquête, réalisée en 2022, réunit des témoignages personnels de quatre personnes l'ayant côtoyée de près : Marie-Thérèse Lefebvre, Françoise Davoine, Louise Bail et Mario Gauthier. Ces témoignages forment, en filigrane, un portrait pluriel de cette pionnière aux multiples facettes, en abordant respectivement son rôle de pédagogue, ses apports de communicatrice (en particulier à la radio), la publication de sa biographie et l'organisation de ses archives.

© Circuit, musiques contemporaines, 2023

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Enquête

Enseignement, radio, livre et archives : souvenirs en quatre mouvements autour de Maryvonne Kendergi

Marie-Thérèse Lefebvre, Françoise Davoine, Louise Bail et Mario Gauthier

[Note de la rédaction] Ne pas oublier les apports multiformes de Maryvonne Kendergi (1915-2011) envers la musique et la culture, du Québec et d'ailleurs, est un devoir de mémoire. Les apports de cette femme d'origine arménienne, née en Turquie, ayant vécu en France et devenue canadienne en 1960, sont étroitement reliés à l'histoire de la Faculté de musique de l'Université de Montréal, de Radio-Canada, et d'organisations telles que la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ) ou l'Association de recherche en musique du Québec (ARMUQ, devenue par la suite la Société québécoise de recherche en musique [SQRM]). En 2022, la pertinence de ses contributions est toujours intacte, voire plus actuelle que jamais. Afin de mieux s'en rendre compte, nous avons réuni ici les témoignages personnels de quatre personnes l'ayant côtoyée de près, et qui ont bien voulu faire cet acte de mémoire. Nous les en remercions. Ces quatre textes de Marie-Thérèse Lefebvre, Françoise Davoine, Louise Bail et Mario Gauthier forment, en filigrane, un portrait pluriel de cette pionnière aux multiples facettes, en abordant respectivement son rôle de pédagogue, ses apports de communicatrice (en particulier à la radio), la publication de sa biographie et l'organisation de ses archives.

I. Fragments de souvenirs toujours présents sur l'enseignement de Maryvonne Kendergi

Marie-Thérèse Lefebvre

Conférencière, commentatrice, communicatrice, organisatrice, professeure, et bien plus encore, Maryvonne Kendergi a été la voix de la musique contemporaine au Québec dans les années 1970. Sa biographe Louise Bail lui a consacré dès 1985 un premier fascicule[1]. On y retrouve là de manière détaillée le fabuleux itinéraire et les innombrables interventions (radio, télévision, *Musialogues* et autres conférences[2]) de cette « citoyenne

1. Louise Bail (1985), « Musialogue : Maryvonne Kendergi », *Les Cahiers de l'ARMUQ*, nº 5, mai.

2. Le fonds d'archives de Maryvonne Kendergi (P 0158) a été déposé au Service des archives de l'Université de Montréal entre 2002 et 2008. Il contient un ensemble important de documents textuels, visuels et surtout sonores incluant les *Musialogues*. Voir : https://acdps.umontreal.accesstomemory.org/fonds-maryvonne-kendergi (consulté le 24 septembre 2022).

Les bordereaux de versement donnent un aperçu du contenu du fonds. Nous remercions l'archiviste Éléonore Aubut-Robitaille de nous les avoir transmis. On retrouve également des copies des *Musialogues* dans le fonds de la Faculté de musique (E 061, G3).

du monde » qui, née en Arménie en 1915 et après avoir traversé de nombreux pays dont la Syrie et la France, a rejoint des membres de sa famille à Gravelbourg en Saskatchewan en 1952 pour finalement s'installer au Québec en 1956. Elle a également enseigné à la Faculté de musique de l'Université de Montréal de 1966 à 1981. En 2002, Louise Bail a raconté cet important parcours en donnant la parole à celle qui avait affectueusement été surnommée « la grand-mère des compositeurs[3] ». Je m'attarderai donc ici à la carrière de cette pédagogue à partir de mes souvenirs et telle que je l'ai connue alors que j'étais étudiante à la Faculté de musique entre 1973 et 1981.

Contexte

De 1965 à 1973, sous l'impulsion de Jean Papineau-Couture, d'abord secrétaire devenu vice-doyen puis doyen, la Faculté de musique subit de profondes transformations. À la suite de la laïcisation des structures administratives de l'Université au milieu des années 1960[4], la Faculté abandonne son mandat initial de formation du personnel religieux (organistes et maîtres de chapelle) défini lors de sa fondation en 1950 pour se consacrer entièrement à la musique profane ; elle se déleste de ses affiliations avec les écoles privées de musique tenues par les religieuses et elle procède à l'engagement de nouveaux professeur·e·s, dont Serge Garant et Maryvonne Kendergi.

L'enseignement

Entre 1966 et 1970, Maryvonne Kendergi présente quelques cours sur la musique canadienne et sur l'histoire de la musique du XXe siècle à l'intérieur des cours d'histoire générale de la musique, puis elle crée un cours spécifique, « Musicographie du XXe siècle », consacré à la musique contemporaine écrite à partir de 1945. À la même période, en décembre 1966, elle participe à la fondation de la SMCQ (Société de musique contemporaine du Québec) dont elle sera la présidente de 1973 à 1982. Elle organise les *Musialogues* en 1969 tout en poursuivant sa carrière radiophonique où elle avait enregistré, entre autres, de 1956 à 1963, à l'émission « Festivals européens », de nombreuses entrevues avec les compositeur·trice·s contemporain·e·s. Elle se crée ainsi un réseau important qui nourrira la suite de sa carrière.

Musicographie du XXe siècle : un lieu d'apprentissage

Le contenu de ce cours « hors norme » s'inspirait essentiellement de son métier de journaliste. Elle racontait avec plaisir et moult détails[5] les circonstances de ces

3. Louise Bail (2002), *Maryvonne Kendergi : la musique en partage*, Montréal, HMH Hurtubise. De la même autrice : « La grand-mère des compositeurs n'est plus », *Le Devoir*, 30 septembre 2011, p. 6 ; « Maryvonne Kendergi (1915-2011) : hommage et mémoire », *Circuit, musiques contemporaines*, vol. 22, nº 3, 2012, p. 67-72 ; « L'apport de Maryvonne Kendergi à la SMCQ », *Circuit, musiques contemporaines*, vol. 27, nº 2, 2017, p. 41-51.

4. Le premier recteur laïc, Roger Gaudry, entre en fonction en 1965. Il occupe ce poste jusqu'en 1975.

5. Au cours de sa jeunesse, Maryvonne avait connu les difficultés économiques des années 1930, puis les restrictions de la vie quotidienne imposées durant la Guerre 1939-1945. Elle en avait gardé un souci constant d'éviter tout gaspillage. Elle utilisait le papier usagé, découpé en format fiche, comme aide-mémoire à ses cours et recyclait les enveloppes grand format en ouvrant un côté pour en faire des « chemises ».

rencontres, parfois fortuites, un enseignement ponctué de nombreuses anecdotes et d'extraits d'entrevues qui nous permettaient de découvrir des compositeur·trice·s et d'imaginer la personnalité de chacun·e. Elle y ajoutait quelques exemples musicaux, évoquait les circonstances de la naissance de ces œuvres, mais sans pour autant proposer des analyses plus détaillées, tâche qui revenait plutôt à Serge Garant dont le cours d'analyse venait compléter les informations transmises par Madame Kendergi.

Pour nous, jeunes étudiant·e·s qui ignorions à ce moment presque tout de la création musicale des trente glorieuses[6], c'était une ouverture incroyable à cette nouvelle réalité. Et, pour rendre cette matière encore plus vivante, elle nous encourageait à prendre la responsabilité de cet apprentissage. C'est ainsi qu'elle nous a mis·es en contact direct avec l'organisation des *Musialogues*, une conjonction des mots « musique » et « dialogue ». Au cours de ces événements/rencontres, elle s'entretenait avec un·e invité·e, compositeur·trice ou une personnalité du milieu des arts, en y insérant quelques brefs extraits sonores, avant d'engager un dialogue avec le public.

Les petites abeilles ouvrières que nous étions durant ce cours s'activaient alors autour de la reine. Comme l'a bien décrit Louise Bail[7], chaque *Musialogue* était accompagné d'un document de 10 à 12 pages que préparaient ses étudiant·e·s : d'abord la rédaction du contenu (mise en contexte, biographie, citations, bibliographie, listes d'œuvres), puis mise en forme et impression. Ce guide apportait des informations, souvent inédites, sur ces invité·e·s, alors peu connu·e·s du grand public, et dont les œuvres faisaient ensuite l'objet d'un concert de la SMCQ dirigé par Serge Garant. « *Tôuttt etô bôuttt…Tôuttt est dans tôuttt* », comme le chantait Raôul Duguay avec l'Infonie dirigée par Walter Boudreau en 1975.

Grâce à ces *Musialogues*, nous avons découvert et avons eu la chance d'avoir un contact direct avec les invité·e·s, entre autres, les Schaeffer, Boulez, Stockhausen, Kagel, Cage, Messiaen, Xenakis, sans oublier les compositeur·trice·s québécois·es dont Jean Papineau-Couture, Serge Garant, Gilles Tremblay, François Morel, Clermont Pépin et Micheline Coulombe Saint-Marcoux. Maryvonne affectionnait particulièrement cette jeune compositrice pour son engagement dans les activités de la SMCQ et dans la promotion des musiques de création sur de multiples plateformes. Elle avait été très touchée par son œuvre à caractère autobiographique, *Transit*, un théâtre musical créé en octobre 1984, à peine trois mois avant le décès de son autrice. Moins familière avec le développement de la musique électroacoustique, elle a cependant eu quelques rencontres avec Marcelle Deschênes, cofondatrice en 1978 de l'Association pour la création et la recherche électroacoustiques du Québec (ACREQ), dont la carrière prendra son véritable envol au début des années 1980 avec la diffusion de son œuvre, *OPERAaaaAH,* créée en mars 1983. Deux pionnières, donc, dans la création d'œuvres multimédias au Québec.

Ainsi, durant la décennie des années 1970, Maryvonne Kendergi aura transmis à travers son enseignement l'importance d'être « de son temps », la curiosité devant la nouveauté, et le plaisir de partager une passion : la création musicale d'ici et d'ailleurs.

6. L'expression des « trente glorieuses » qualifie les années de forte croissance économique d'après-guerre, entre 1946 et 1975.

7. Bail, 2002, p. 334-336.

II. Hommage à Maryvonne Kendergian

Françoise Davoine

J'aurais pu faire la connaissance de Maryvonne Kendergi quand j'étais étudiante à la Faculté de musique de l'Université de Montréal au début des années 1980, mais je n'ai pas suivi ses cours. Je me souviens cependant de quelques incontournables *Musialogues* qui me donnaient l'envie d'être à sa place, déjà !

C'est donc plus tard, par la radio, que nous nous sommes liées. Dès que j'ai commencé à animer des concerts au FM de Radio-Canada, à la fin des années 1980, Maryvonne Kendergi s'est manifestée. Et je ne compte plus les fois où elle m'a téléphoné ou écrit après certaines interviews pour me faire ses commentaires, toujours constructifs, toujours respectueux ! Je me sentais très honorée d'autant que j'ai senti que peu à peu, celle qui se considérait comme une « entremetteuse » et comme la grand-mère de tous et toutes les compositeur·trice·s québécois·es m'adoptait, et qu'elle devenait ma grand-mère à moi aussi, généreuse de son temps et de son expérience, comprenant mes doutes et sachant me réconforter lorsqu'il le fallait. Quelques années plus tard, elle m'a invitée à l'appeler Maryvonne, tout simplement… Quel privilège !

Comme pour bien d'autres, Maryvonne a été pour moi un modèle et une grande inspiration, bien sûr en tant que communicatrice mais aussi comme être humain, un être de foi, de partage et de don de soi, un être de gratitude envers la vie, envers ses parents et envers ceux et celles qui avaient croisé sa route, à commencer par son idole, la grande Nadia Boulanger, qui l'avait prise sous son aile à Paris alors qu'elle était jeune adolescente. « Je remercie chaque jour la Providence d'avoir mis de telles personnalités sur mon chemin », aimait-elle répéter.

Comment ne pas être inspirée par cette commentatrice si engagée et si passionnée par la musique de son temps ? Même si elle conservait une affection toute particulière pour la musique de Claude Debussy et pour celle de Gustav Mahler, le passé ne l'intéressait guère. « Si l'on garde les oreilles curieuses, et si l'on fréquente les jeunes, on ne s'ennuie jamais et on ne vieillit pas », m'avait-elle dit au début de ma carrière, je ne l'ai jamais oublié !

Comment ne pas vouloir suivre ses traces à l'écoute des quelque 200 entretiens qu'elle a réalisés en Europe ou ailleurs avec les plus grands artistes de la deuxième partie du XXe siècle, de Francis Poulenc à Iannis Xenakis, en passant par Charles Munch, Jean Cocteau, Arthur Honegger, Zoltan Kodaly, Pablo Casals, Cathy Berberian, Karlheinz Stockhausen, Luigi Dallapiccola, Pierre Boulez, Olivier Messiaen, Yvonne Loriod, Edgard Varèse, Madeleine Renaud, Igor Stravinsky et tant d'autres ? Sans compter les nombreux·ses Québécois·es qui se sont succédé à son micro : Pierre Mercure, Serge Garant, Gilles Tremblay, Micheline Coulombe Saint-Marcoux, etc. Toujours faire plus, toujours aller plus loin, toujours se dépasser pour enrichir à sa manière la vie des autres, telle était sa façon d'être, au service de la musique et de ceux et celles qui la façonnent et lui donnent vie. Et ce, en toute liberté, elle y tenait plus que tout : « À la radio, j'ai toujours voulu rester *freelance*, "*free*" parce que vous êtes libre, et "*lance*" parce que vous lancez ce que vous voulez ! »

Cette pionnière avait un tempérament de feu (Lion ascendant Lion, elle aimait le préciser !) qui ne faisait pas toujours l'unanimité, elle était à la fois rigoureuse,

exigeante et très déterminée, n'hésitant jamais à corriger ses invité·e·s au besoin et à défendre ses convictions haut et fort partout où elle le pouvait, qu'il soit question de musique, de religion, de justice sociale ou de sa culture arménienne.

Maryvonne, qui a été un pilier de la vie non seulement musicale mais culturelle du Québec pendant tant d'années, Maryvonne qui était de tant d'événements partout en ville, c'est chez elle que je la revois, dans cette incroyable caverne d'Ali Baba, où un dessin de Marcelle Ferron offert pour un de ses anniversaires dépassait d'une pile de journaux (*Le Devoir* bien sûr !), où une photo de René Lévesque en sa compagnie trônait bien en évidence sur un meuble du salon. Je la revois m'apprenant à réussir le café non pas turc (« une Arménienne ne dira jamais café turc ») mais oriental (« 1er bouillon, 2e bouillon, 3e bouillon »), je la revois fouillant dans ses armoires de cuisine pour offrir à mon fils aîné, Lion comme elle et qui partait en appartement, quelques casseroles ne lui servant plus, je la revois insister pour me rembourser 2,97 $ pour un paquet de caramels Werther's, une de ses douceurs favorites. Et je l'entends me téléphoner fidèlement à chaque anniversaire, le mien et celui de chacun de mes trois enfants.

Mais par-dessus tout, je la revois et l'entends encore en novembre 2001, se confier enfin à mon micro, à l'âge de 86 ans, après beaucoup d'efforts pour la convaincre de le faire. Maryvonne Kendergi, redevenue Kendergian à la fin de sa vie, ma Nadia Boulanger à moi, la grande intervieweuse enfin interviewée pendant plusieurs heures, s'est racontée en toute intimité, avec confiance, mais aussi avec ses doutes, ses combats intérieurs (notamment la question du pardon qui la taraudait), ses craintes, ses regrets, et ses grands bonheurs de communicatrice, de femme, de musicienne, de croyante, de Québécoise, de Française et d'Arménienne. Quelle chance pour moi de recueillir et de pouvoir faire partager aux fidèles de la radio publique tant de richesse et tant d'humanité[8] !

Maryvonne n'avait pas peur de la mort. « Mektoub ! » disait-elle, c'est le destin ! Elle ajoutait vite : « De toute façon, ceux qu'on aime vivent en nous, et ne nous quittent jamais. »

Très chère et si généreuse Maryvonne Kendergian, merci du fond du cœur, aujourd'hui encore vous vivez en moi, et soyez assurée que vous ne me quitterez jamais !

III. Maryvonne Kendergi : quelques jalons-itinéraire à ses côtés

Louise Bail

Un souvenir ineffaçable

Elle était là, dans son fauteuil, lisant quelque publicité locale, c'était une habitude chez elle. Elle était là, détendue, prêtant une oreille indulgente, elle qui avait entrepris une carrière de pianiste de concert qu'elle aurait voulu reprendre après son séjour de quatre ans dans l'Ouest canadien, en France et ailleurs. Elle était là, la grand-mère qu'elle voulait être pour ses deux invitées, nous, qui badinions sur son piano quart de queue, à rendre cette merveilleuse Fantaisie quatre mains en *fa* mineur de Schubert. C'était la fin d'un bel après-midi de la mi-août 1994, après avoir passé

8. « Maryvonne Kendergian : la musique en partage », émission *Portrait* en cinq épisodes, diffusée en avril 2002 sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada.

au crible un texte de ses mémoires que j'avais rédigé pour les éditions HMH. La *primo* que j'accompagnais au piano, Lyse Richer, était la directrice de la collection « Musique ».

À quoi pensait-elle, cette grande dame de la musique, plongée qu'elle semblait être dans l'ineffable nostalgie qui se dégageait du thème principal que nous jouions sans peine, butant sur le second, plus malaisé, dont nous ne pouvions venir à bout en lecture à vue, délaissant l'œuvre là, en riant, pour nous replonger dans ces moments d'accalmie, où je mettais au rancart les divergences de points de vue que je lui avais trop souvent opposés dans le parcours de nos rencontres. À quoi rêvions-nous, mon amie Lyse et moi, dans cette villa du domaine de Chéribourg entourée d'arbres, au toit rouge à forte pente, ses murs badigeonnés en stuc blanc et sa façade lambrissée en bois brut de couleur brune ? Ne guettions-nous pas, au-dessus du lutrin du quart de queue, le sourire amusé de celle qui, assise entre fenêtres et cheminée, désirait qu'on l'appelle « tatie » ?

Entre bienveillance et rudesse

Ce souvenir de Chéribourg me situe au milieu d'un parcours professionnel qui me préparait à des relations plus personnelles auprès d'elle. Imprévisible, elle pouvait être aussi rude que bienveillante. Mais elle pouvait moduler ses attitudes grâce à sa grande honnêteté et à une intelligence hors du commun. Sans être psychologue, c'est de cette façon que mes souvenirs me la font voir. Avec des hauts et des bas, nos liens se sont toujours resserrés. J'emprunte à Gilles Tremblay, le préfacier de mon livre sur ses mémoires : « On aurait beaucoup à apprendre sur cet art de faire des colères[9]. » Comme le laissait entendre le signataire de l'une des deux épigraphes[10] en tête de mon ouvrage, Marius Constant : « Soleil : quand tu parais/Nuit : quand tu disparais[11] », disons, en termes moins métaphoriques, que la présence de Maryvonne Kendergi dans un lieu ne passait jamais inaperçue. C'est ce que montrent quelques repères de mon cheminement à ses côtés.

■ Octobre 1971. Je venais de quitter mes études à Paris pour un relais de quelques mois à Montréal. Grâce à un accord pris par mon directeur de mémoire à la Sorbonne, Jacques Chailley, avec le doyen de la Faculté de musique de l'Université de Montréal, Jean Papineau-Couture, je pouvais terminer la rédaction d'un mémoire de maîtrise sur les procédés de composition de Claude Champagne dans le but de revenir à Paris pour me préparer à la soutenance[12]. Le doyen désirait que je m'intègre à la Faculté de musique. On me désigna les cours de musique au Canada, une innovation de Maryvonne Kendergi dans le domaine universitaire canadien, cours qu'elle cèdera temporairement en 1970 à Lyse Richer, sa dauphine, pour s'occuper davantage des rencontres musicales (*Musialogues*) qu'elle avait créées à la Faculté. Tout en suivant les cours de Lyse qui supervisait à Montréal la suite de mon mémoire, j'assistais également aux cours d'histoire de la musi-

9. Bail, 2002, p. 17.

10. L'auteur de l'autre épigraphe était Iannis Xenakis.

11. Bail, 2002.

12. Les candidat·e·s à la maîtrise devaient soutenir leur mémoire de façon moins formaliste qu'ils et elles l'eussent fait pour une thèse de doctorat. Je soutiendrai en juin 1972 devant un jury composé de Norbert Dufourcq, du Conservatoire national de musique à Paris, et de Jacques Chailley, directeur de l'Institut de musicologie.

cographie du XXe siècle[13] de Maryvonne Kendergi et d'analyse musicale de Serge Garant.

■ 17 et 24 février 1980. J'animais alors la série d'émissions hebdomadaires *Musique de Canadiens*[14]. Les deux entretiens[15] fort vivants sur la musique contemporaine des années 1960 avec la femme aux dons exceptionnels de communicatrice paveront le chemin à une demande subséquente qui allait me faire progresser dans des rapports plus personnels avec celle que je ne pourrai jamais me résoudre à appeler tatie ou Maryvonne, préférant la nommer madame Kendergi ou tout simplement, et plus tendrement de ma part, « EMKA ».

■ 1er octobre 1981. À la demande de Jean Papineau-Couture parlant au nom des compositeurs du Québec, on me chargea de produire un de ces « livrets-itinéraires bien sympathiques » comme ceux qu'elle produisait pour les *Musialogues* sur les compositeur·trice·s qu'elle invitait. Et c'est ainsi que Maryvonne Kendergi finit par me concéder plusieurs rencontres de presque trois heures d'enregistrement que je structurai avec soin et que je finis par mettre au point avec l'aide de ses étudiantes.

Ce premier livret m'avait été commandé par la SMCQ[16] pour la Journée internationale de la musique, le 1er octobre, dont les activités avaient été coordonnées par Micheline Coulombe Saint-Marcoux[17]. Une réédition en 1985 par *Les Cahiers de l'ARMUQ* confirmera l'intérêt qu'elle avait fini par accorder à ce qui, dorénavant, allait lui servir de garde-mémoire de ses activités. Elle annotait son exemplaire de sa fine, mais franche écriture, en lui adjoignant des petits bouts de papier fixés par des trombones, devenus tout rouillés avec le temps…

■ 21 mai 1984. J'ai en tête sa grande sortie prématurée[18] à la fin de son mandat de présidente de l'ARMUQ[19]

13. Le cours s'intitulait plus justement « Musicographie du XXe siècle », comme en témoignent les souvenirs de Marie-Thérèse Lefebvre dans la présente enquête de *Circuit, musiques contemporaines* : « L'enseignement » et « Musicographie du XXe siècle : un lieu d'apprentissage ».

14 . Je tiendrai l'antenne de *Musique de Canadiens* de septembre 1979 à juin 1982 avec des variations d'horaire et des diffusions durant la saison estivale, grâce à l'aide des recherchistes France Malouin-Gélinas et Christiane Plamondon.

15. Les deux entretiens avec Maryvonne Kendergi duraient 86 min 45 s chacun.

16. SMCQ : la Société de musique contemporaine du Québec, organisme qu'elle avait contribué à fonder avec Pierre Mercure et Serge Garant. À l'époque, sa carrière se déployait entre la SMCQ, ses émissions à Radio-Canada, les *Musialogues*, ses cours et obligations administratives à la Faculté de musique.

17. Je connaissais Micheline par de communes études de piano avec Yvonne Hubert à l'Institut Cardinal-Léger des sœurs de Sainte-Anne. À Paris, alors qu'elle poursuivait des recherches en composition, notamment en électroacoustique – membre fondatrice du Groupe international de musique électroacoustique de Paris (GIMEP) –, j'ai eu l'occasion de la fréquenter. Nous avions des collègues communs à la Maison des étudiants canadiens (MEQ) de la Cité universitaire internationale de Paris (CIUP), dont le percussionniste Lauréat *alias* Vincent Dionne.

18. Elle n'assistera pas à l'élection des membres qui formeront le conseil d'administration lors de son désistement, dont Marie-Thérèse Lefebvre acceptera de tenir le flambeau. Madame Kendergi désirait que l'on puisse sauter un point à l'ordre du jour pour arriver plus rapidement aux élections afin qu'elle puisse quitter la salle. C'est alors que je m'étais faite la porte-parole improvisée de l'assemblée pour lui exprimer les remerciements des membres.

19. ARMUQ : Association de recherche en musique du Québec fondée en 1980. Le nom sera officiellement remplacé en 1997 par la SQRM, Société québécoise de recherche en musique. Autre époque, autres mœurs.

lors de la quatrième assemblée générale. Elle était à la retraite depuis 1981, elle avait accepté de soutenir ses étudiant·e·s qui venaient de fonder l'association. Mais elle endurait de plus en plus mal les divergences qui la confrontaient à ces jeunes sur lesquel·le·s elle venait d'exercer la magistrale autorité du professeur. J'extrais les phrases suivantes du brouillon d'une lettre de mes archives que je lui adressais au lendemain de cette assemblée pour la remercier plus personnellement de sa généreuse contribution :

> Vous êtes sortie en disant que vous n'aviez fait que votre devoir envers la musique […]. Vous êtes sortie également en disant que vous vieillissiez mal. Moi qui ai quarante ans, je sais qu'il n'est pas facile de travailler avec des plus jeunes (et des plus vieux !) malgré les inévitables divergences qui ont fait que nous vous affrontions plus souvent qu'à notre tour, je sais combien vos remarques servaient de balises à nos agissements et qu'en fin de compte, il était toujours agréable de se retrouver.

■ Mi-août 1994. La séance de révision déjà mentionnée précédemment à Chéribourg fut le début d'une séquence de mises à l'épreuve autrement moins anodines. HMH Hurtubise, l'éditeur, désirait que ces mémoires que je rédigerais soient signés « Maryvonne Kendergi ». Ce que je trouvais justifié. Ceux qui l'ont connue savent que ce ne fut pas tâche facile pour la narratrice que j'étais de négocier avec ce parangon de conviction en affirmant ma prétention à réaliser ce que je pensais être légitime d'écrire. J'ai travaillé très fort, surtout dans la première partie du livre intitulée « En passant par Paris ». Elle trouvait que cette section sur sa vie, qui occupait plus de la moitié de l'ouvrage avant Montréal, ne représentait aucun intérêt pour les lecteurs, sans compter que l'éditeur, un Français, craignait des représailles possibles du gouvernement turc alors que je m'attardais au génocide des Arméniens. Elle proposait qu'un court résumé pût convenir à remplacer cette période de sa vie. Ce nœud gordien ne sera brisé qu'en janvier 2001, alors que l'éditeur consentira à ce que je signe l'ouvrage qui n'attendait qu'un nouveau contrat pour que puisse enfin sortir le Maryvonne Kendergi dont elle désirait que le titre soit suivi de *La musique en partage*[20].

Au lancement du livre, le 29 octobre 2002, elle rayonnait, entourée des célébrités, de ses ami·e·s du monde musical et des admirateur·tice·s enthousiastes venu·e·s lui rendre hommage.

Une dédicace qui m'émeut encore

J'ai beaucoup écrit sur Maryvonne Kendergi, même après cet ouvrage paru sur elle en 2002. En ouvrant le *Maryvonne Kendergi : la musique en partage* pour écrire cet article, la dédicace à ma mère, Yvette Morel, associée au sujet du livre, m'émeut encore. En la relisant, je me replonge dans ce souvenir de fin d'après-midi à Chéribourg où le temps semblait s'arrêter sur quelque chose comme l'ineffable :

> Ce livre est d'abord et avant tout mon hommage et mon cri d'admiration envers Maryvonne Kendergi. Je lui dois d'avoir grandi en la fréquentant et d'avoir puisé dans son affection la part d'émotion qui me rattache à ma propre mère, décédée en cours de rédaction. De Maryvonne Kendergi, je garderai au fond de moi sa griffe indélébile : « EMKa ».

20. Je m'adressai à Françoise Davoine pour m'approprier le titre de l'émissin qu'elle animait. Celle-ci me recommanda de voir avec la Société Radio-Canada pour obtenir le consentement du producteur. Françoise Davoine, dans ce numéro de *Circuit*, livre un témoignage touchant de ces petites choses qui nous rappellent notre grand-mère à tous ceux et celles qui l'approchèrent dans son intimité.

IV. Une dédicace…

Mario Gauthier

emka… Elle signait ainsi cartes de souhaits, correspondances, billets amicaux…

Nos destins se sont croisés en 2009, à ce moment singulier de la vie où elle devait « casser maison ». Elle avait alors déjà légué de larges pans de ses archives papier et magnétiques à l'Université de Montréal[21], mais il restait encore « son fourbi » comme elle le désignait d'un sourire espiègle : un 6 1/2 pièces qu'elle habitait depuis 1966 et qui était empli jusqu'aux genoux de mille choses : dossiers, lettres, papiers importants et inutiles, livres, revues, journaux, partitions, correspondances, etc. Le tout avait été savamment organisé au fil des ans, en piles arc-boutées l'une sur l'autre. Âgée de 91 ans, dotée d'une santé de fer[22], mais de plus en plus faible physiquement, elle devait se résoudre à quitter cet appartement dans lequel s'empilait – au sens littéral – toute sa vie.

Je la connaissais un peu car il était impossible, dans les années 70-90 de ne pas l'avoir croisée quelque part. Elle était partout, à la radio, à l'université, là où il y avait concert de musique contemporaine, exposition, conférence, etc. J'avais également travaillé avec elle en 1993, comme réalisateur à la Chaîne culturelle de Radio Canada, le temps d'une brève et belle collaboration pour le compte de l'émission *Musiques actuelles*[23].

Je l'ai alors rencontrée chez elle, chemin de la Côte-des-Neiges[24], une ou deux fois par semaine en après-midi pendant une année et demie.

Le travail était simple : mettre de côté ce qui pouvait aller aux archives et disposer du reste adéquatement. J'ai donc lentement passé le tout au tamis, retrouvant au passage incunables de tous genres ; émissions de radio, reconnaissances de tous genres, photos, lettres, documents biographiques, ouvrages dédicacés, etc.

On causait souvent de tout, de rien, du temps qu'il fait, des nouvelles, de la vie qui passe, de son incroyable vie, de ses ami·e·s compositeur·trice·s, de musique nouvelle, de musique tout court, d'art, de littérature et tant d'autres choses. Elle était encore incroyablement vive d'esprit, attentive, curieuse de tout.

Elle vivait seule et ne sortait presque jamais – elle m'a peu à peu ouvert des pans de son jardin secret : son amour pour l'humanité et toutes les formes d'art, son attachement profond à sa terre natale, l'Arménie, de la religion musulmane dont elle se sentait proche. On parlait de sa foi aussi, une foi forte, ancrée, indéracinable – incroyable de nos jours – qu'elle pratiquait au quotidien avec une simplicité volontaire proche de l'ascèse. L'Être, les êtres, les autres étaient plus que tout pour elle. Son amour du prochain était inconditionnel et absolu. Pour elle, être humain c'était, si l'on possédait deux mains, savoir en tendre une à nos semblables, aux plus démunis.

Elle était inquiète aussi pour le monde, ceux qui allaient venir sur terre après elle.

21. Centre d'archives de l'Université de Montréal.

22. Elle ne prenait aucun médicament !

23. Émission de Hélène Prévost. Maryvonne Kendergi avait couvert le festival des films sur l'art à titre de « *freelance* » – elle tenait beaucoup à ce titre dans lequel il y a les mots « libre » et « lance », aller vers (comme en témoigne aussi Françoise Davoine, ci-dessus).

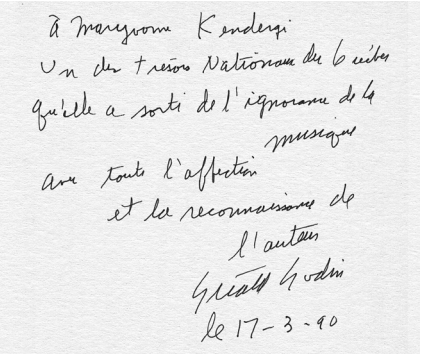
24. Les Appartements Rockhill.

Lentement, à force de « désemmailler » l'inutile du précieux, le fourbi a diminué pour à la fin devenir lui aussi souvenir. Guy Soucie et moi l'avons alors aidée à se reloger au Manoir Outremont, son avant-dernière résidence. J'ai ensuite continué à la visiter, à raison d'une ou deux fois par semaine jusqu'à son décès, en 2011, lui apportant parfois nourriture, crème glacée ou bonbons musicaux[25], réparant ceci ou cela, l'aidant de mon mieux en ce moment ingrat entre tous, celui où l'on doit tout laisser avant que de partir.

J'ai profondément admiré d'abord, puis aimé cette femme : EMKA ou « Tatie » pour les intimes – si menue, légère comme un oiseau à ce moment de sa vie. J'ai aimé sa droiture, son intégrité, sa redoutable et désarmante franchise, sa façon de dénoncer haut et fort au besoin, une injustice. Elle défendait bec et ongles tout ce en quoi elle croyait : la musique et l'art, mais aussi plus globalement toute cause qui lui tenait à cœur[26]. « Il faut redonner, redonner tout ce que l'on peut », me disait-elle très souvent.

Quand j'y repense, je me rends compte – sans toujours y croire complètement – de l'extraordinaire privilège qui m'a alors été donné. Chaque semaine, tel un prospecteur, j'ai passé au tamis, parfois en sa compagnie, d'innombrables fragments de vie auxquels grâce à son incroyable mémoire, elle redonnait sens et âme. Lentement, j'ai pris conscience de sa stature et de son immense apport à notre société. Elle fut, à l'instar des Jean Desprez, Marcelle Ferron, Ludmilla Chiriaeff, Simonne Monet-Chartrand et d'autres – pas tant – pionnière, c'est-à-dire de celles qui par leur action ont balisé des chemins et tracé des lignes de désirs. Dans ce presque pays où la mémoire tangue entre remémoration circonstancielle et oubli programmé, elle avait choisi de croire à la « suite du monde[27] » et à la nécessité absolue de savoir se souvenir pour ensuite partager, retransmettre, redonner. Elle croyait à l'a-venir, à une modernité inclusive, à un monde plus juste, au partage. Par son infatigable action, elle nous a amené·e·s à nous.

FIGURE 1 Dédicace de Gérald Godin à Maryvonne Kendergi, 1990 (le livre dédicacé est *L'ange exterminé*, publié par L'Hexagone).


à Maryvonne Kendergi
Un des trésors Nationaux du Québec
qu'elle a sorti de l'ignorance de la
musique
avec toute l'affection
et la reconnaissance de
l'auteur
Gérald Godin
le 17-3-90

Gérald Godin, poète et député, ne s'y est pas trompé lorsqu'il lui écrivit, en 1990, en dédicace :

> *À Maryvonne Kendergi*
> *Un des trésors nationaux du Québec*
> *qu'elle a sorti de l'ignorance de la musique*

C'est aussi dire tout ce que j'ai reçu.

25. Les bonbons Werther's !

26. J'ai retrouvé dans le fourbi d'innombrables reçus de charité émis par ATD Quart Monde, Le Chic Resto Pop, Oxfam, la Fondation CHU Sainte-Justine, Les Petits Frères des Pauvres, L'Université de Montréal et bien d'autres.

27. D'après *Pour la suite du monde*, titre du premier film de la trilogie de l'Isle-aux-Coudres, réalisé par Pierre Perrault et Michel Brault (ONF, 1963).